

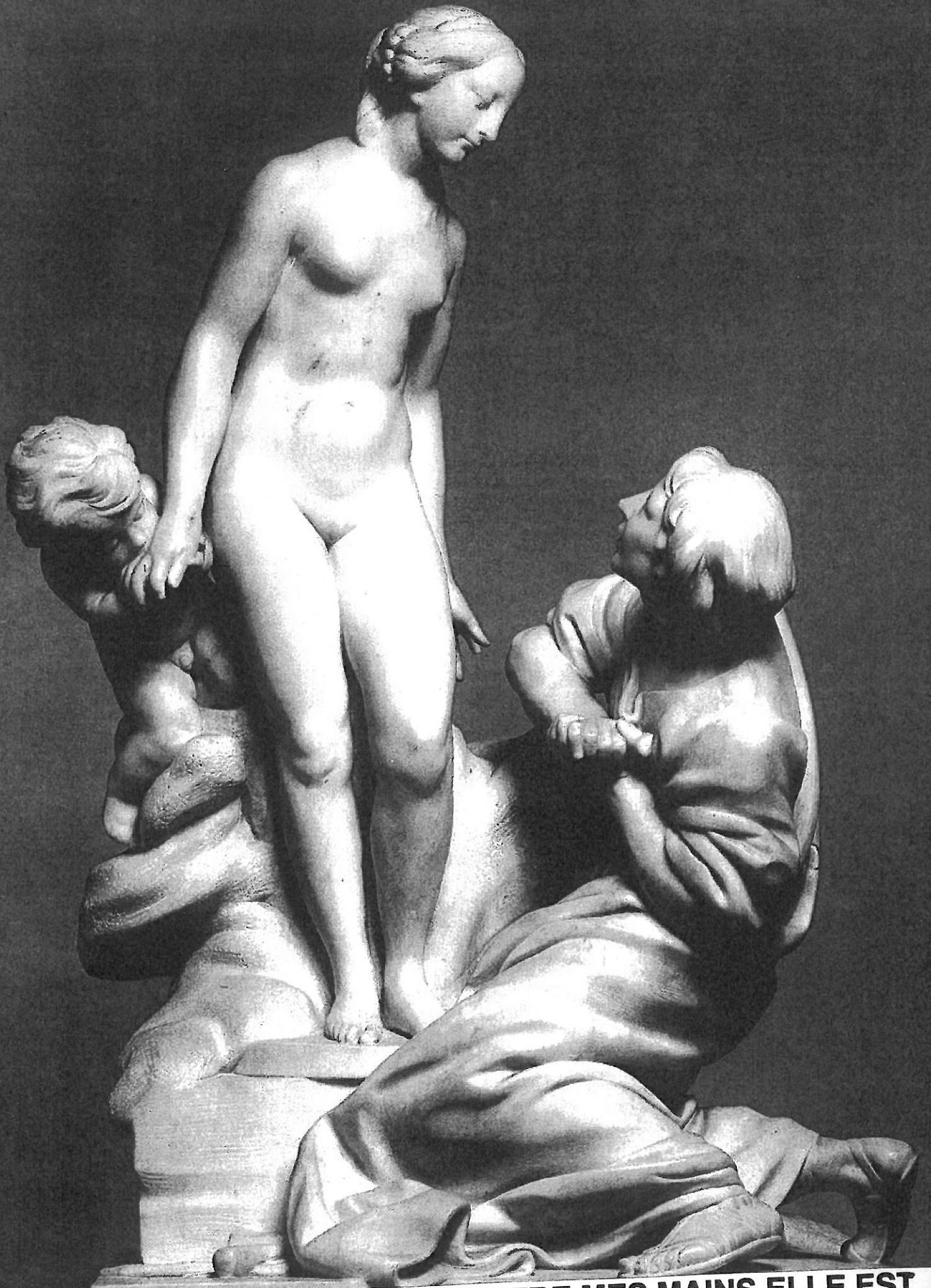
THEATRE PERMANENT

JOURNAL

7 MAI 2014
n° 129

PRIER DIEU, M'AIMER, COUDRE ET FILER





**COMME UN MORCEAU DE CIRE ENTRE MES MAINS ELLE EST
ET JE PUIS LUI DONNER LA FORME QUI ME PLAÎT**

Quand la statue s'éveille

Elle avait grandi pour être une bête un balai à la main. Une bête ordinaire, utile, affective aussi, qui délivrerait les caresses en échange d'une tapette sur les fesses. Elle avait appris comme le chien à rentrer dans sa niche, et à laver les vêtements de l'autre. Elle avait été élevée déjà comme une épouse, et déjà elle exécutait ces tâches propres à l'épouse. Son seul appareil était son petit torchon qu'elle utilisait comme un voile, comme un foulard d'élégante, comme une décoration dans les cheveux, et le soir elle jouait seule avec son petit torchon qu'elle ne quittait jamais.

Elle avait appris la soumission de l'épouse, elle n'en connaissait pas les obligations charnelles mais elle savait déjà : coudre, filer, broder, laver – elle ne s'abîmait pas les doigts à cuisiner, elle ne connaissait ni les légumes ni les bêtes, ni les choux ni les dindons ; non, une femme d'intérieur, voilà le rôle qui lui avait été assigné. Une ménagerie de verre, un bel objet tout de même mais caché du dehors, un petit bijou d'intérieur dans sa vitrine papier glacée, sa peau elle était douce et elle devait le rester. Naturellement. Sans crème ni bain moussant. Il fallait qu'elle soit douce et blanche sans que cela demande d'attention, sans connaître le luxe ou le confort. Un petit animal qui ne vieillirait jamais. Une enfant. Peut-être espérait-il, dans ses rêves les plus fous, que son corps et son visage soient à l'image de son esprit : éternellement pur, éternellement ignorant et innocent. Il n'avait pas pensé à l'âge, au temps, il avait médité sur cet esprit toujours enfant, il avait pensé que la statue une fois taillée dans le marbre serait là, devant lui, achevée, bonne à contempler jusqu'au terme de sa vie. Une statue traverse les âges, son corps blanc les nargue. Il avait cru tromper le temps, l'expérience. Coudre et filer : inlassablement, éternel retour du temps qui n'avance pas, Pénélope au coin du feu repoussant toujours les enflammés séducteurs, Pénélope dans son foyer de mère.

Il avait cru que son identité pourrait se décliner ainsi, en quelques mots, qu'elle s'arrêterait là, qu'un être serait capable d'entrer dans cette niche-là : prier dieu / m'aimer / coudre / filer. Entre ces quatre murs. Il disait « je préfère une femme laide et sottre », mais il n'était pas dupe, il savait sa beauté, il enfermait sa beauté, il espérait être le seul à la connaître. C'est ainsi qu'il disait à Chrysalde qu'elle était laide, espérant ainsi aveugler l'autre, espérant être le seul à se nourrir de sa lumière, et la nuit il la rêvait de sa peau blanche et douce, il rêvait, lui le sculpteur, de son morceau de marbre bientôt achevé. Le jour du mariage aurait été le jour de l'achèvement. Cet instant où la statue se serait éveillé, où elle aurait ouvert les cils, où dans les veines du marbre un sang rouge se serait mis à couler. Son mariage aurait été la mise en marche de la statue aux pieds fragiles, et ils auraient eu cette relation de tendresse, de félicité simple. Car il aurait admiré l'objet de sa conception, car elle aurait admiré son concepteur, et puis elle s'y serait soumise, c'était cela « Prier Dieu et m'aimer », parce qu'elle lui devait tout, parce qu'il était le Créateur, parce qu'il l'avait sculptée avec tendresse, parce qu'elle devait aimer les mains qui l'avaient caressée dès l'enfance, qui lui avaient chuchoté « ma beauté », « ma petite femme », « mon ange », « mon œuvre ». Et la statue soumise à son créateur se serait alors mise en mouvement le grand jour où Vénus les auraient mariés. La statue devient femme d'intérieur. Elle est sa chose, l'objet s'anime. Il ne rit ni ne pleure. Elle coud, elle file, elle tricote, elle range, elle lave, elle ne se salit pas les mains pourtant, elle ne se dégrade pas pourtant, elle garde ses facultés statuaires, une beauté inchangée.

C'est ce rêve paradoxal qu'il aurait fait, ce rêve d'une statue animée. Une statue un balai à la main. Une statue une serpillière sous les pieds.

Ce n'était pas Causette ou Mimi Cracra.

Ce n'était pas Gervaise Macquart.

C'était Cendrillon et Blanche-neige, c'était Peau-d'Âne, c'était cette beauté qui grandit prisonnière, c'était cette orpheline sainte, c'était cette enfant perpétuelle de Disney, c'était cette femme à la peau blanche d'une statue, cette femme idéale qui ne vieillira jamais qui s'endormira de marbre comme elle s'est réveillée de marbre après cent ans de sommeil. Mais Peau d'Âne fuit l'amour du père

autoritaire, le Prince charmant accourt, elle a été éduquée à sa venue, sans le savoir, à ce Prince charmant, tout est là, le donjon, Cendrillon à quatre pattes sur le carrelage, cette beauté qui se cache, cette beauté révélée

Elle n'était pas laide et sotte. Elle était belle et sotte, ce sont peut-être les pires des princesses.

Le jour J. Ce jour paradoxal où la statue s'éveille, s'anime, se met en mouvement – ce jour paradoxal où l'œuvre est achevée, finie. Son mouvement est un semblant de mouvement. Du piano à la fenêtre, de la fenêtre à la table de cuisine, du balai à la broderie, de la broderie à la couture. Et puis à la niche. Son mouvement se serait l'éternelle contemplation d'elle-même en tant qu'objet achevé et fini. L'admiration perpétuellement renouvelée de ces actions, elle se serait regardée faire et toujours se serait étonnée de sa capacité à faire : une statue qui passe le balai, n'est-ce pas fascinant ? Elle se serait vue comme lui la voit, c'est cela, contemplant son œuvre, elle-même ne pouvant que se contempler. Que peut dire un tableau si ce n'est « Regardez comme je suis beau ! » C'est cela qu'elle aurait dû dire : « Regardez comme je fais bien la vaisselle ! » « Regardez comme je repasse bien le linge ! » Elle aurait passé sa vie à se regarder faire, c'est cela qu'il espérait, la répétition perpétuelle de sa propre contemplation.

Alors il faut nourrir l'espoir. Que le Prince charmant n'est qu'une étape. Que la libération du père, de la marâtre, du ménage, de la couture, n'est pas la soumission prochaine. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Tous les dimanches elle allait à la messe.

Elle lui faisait des bains de pieds le soir lorsqu'il rentrait du travail.

Elle apprit à lui écrire des mots d'amour, elle lui envoyait des messages plusieurs fois par jour et il répondait « Comme elle grandit ma petite bête ». Il disait « elle grandit », il se ravissait de cette distance-là.

Elle avait fini par se rebeller, encore.

Alors ils avaient embauché une femme de ménage.

Celle-ci s'occupait aussi des enfants.

Elle prit un emploi.

Il prit des maîtresses.

Elle lui envoyait des messages plusieurs fois par jour et il ne répondait pas.

Elle divorça.

Elle mit à la porte la femme de ménage – pour l'histoire de celle-ci, il n'y aura eu alors aucune histoire. Repartie néant.

Elle reprit le ménage.

Elle continua à lui envoyer des messages. Aigris. Il ne répondait pas.

Elle eut du temps pour n'être plus une bête. Elle trimait pour tenir les deux bouts.

Sur son front il y avait des rides qui naissaient.

Elle apprit la mort du tyran, elle alla à son enterrement, elle était seule dans le cimetière au printemps.

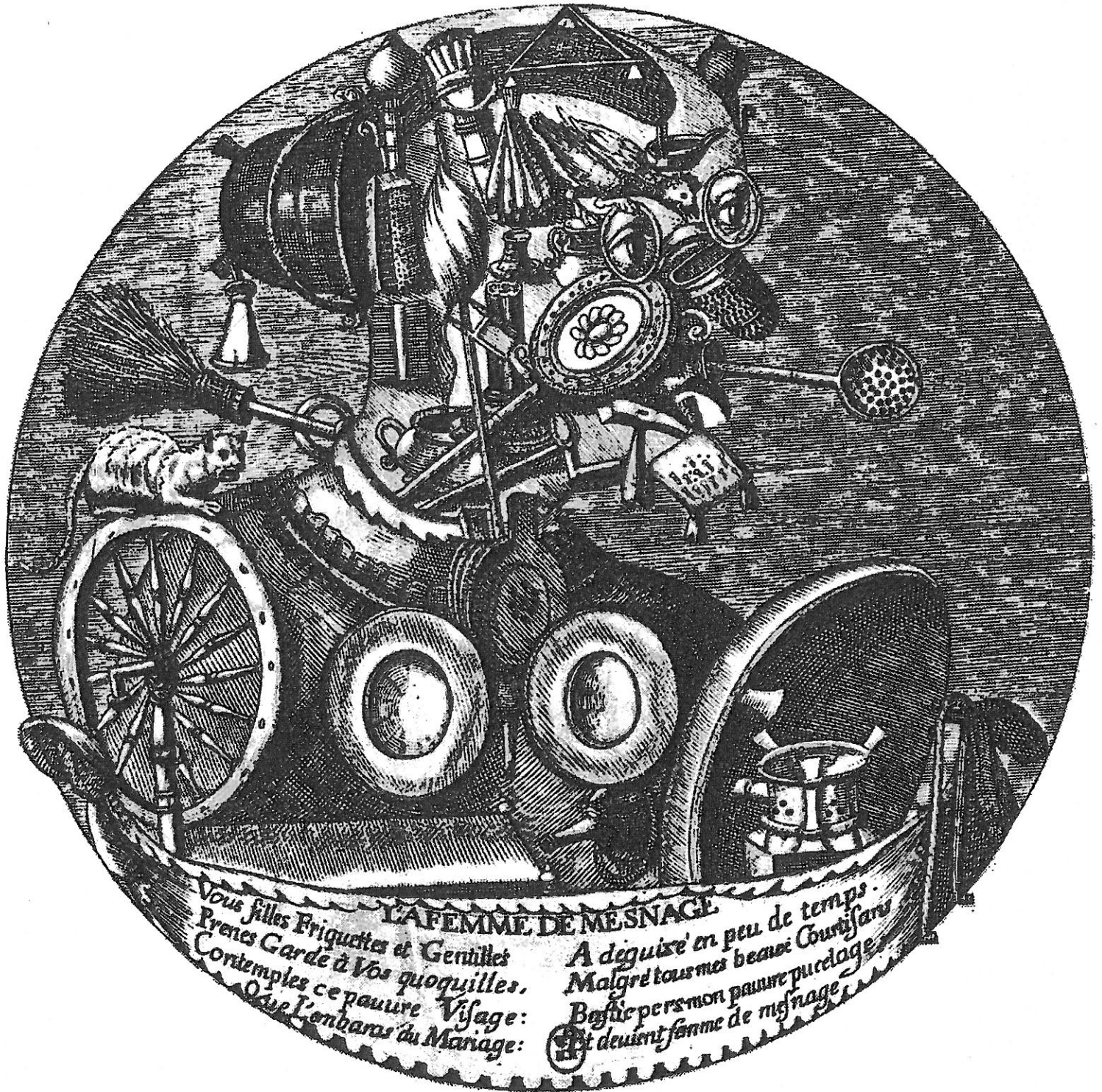
La statue vieillissait.

Etc.

**NON, NON, JE NE VEUX POINT D'ESPRIT QUI SOIT HAUT
ET FEMME QUI COMPOSE EN SAIT PLUS QU'IL NE FAUT**



EN UN MOT, QU'ELLE SOIT D'UNE IGNORANCE EXTRÊME
 ET C'EST ASSEZ POUR ELLE, À VOUS EN BIEN PARLER
 DE SAVOIR PRIER DIEU, M'AIMER, COUDRE ET FILER



Arnolphe

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
Mais une femme habile est un mauvais présage ;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle,
Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,
Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : "Qu'y met-on ? "
Je veux qu'elle réponde : "Une tarte à la crème" ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

L'École des femmes – Acte I, sc. 1

Anne Sylvestre, La vaisselle

Refrain

Qui c'est qui fait la vaisselle ?
Faut pas qu'ça se perde !
Qui c'est qui doit rester belle
Les mains dans la merde ?
Mais tout change (bis)
Et voici Jules qui linge
Les fesses de l'héritier.
Il balaie (bis)
Et bientôt, quelle merveille,
Il astique le plancher.
Ça fait rien, on change rien.

Refrain

Mais tout bouge (bis),
Et voici que, les yeux rouges,
Il fait cuire le rôti.
Il cuisine (bis)
- quelle splendeur assassine ! -
Fait la plonge et il essuie.
Ça fait rien, on change rien

Refrain

Mais tout marche, mais ça marche,
Et voici qu'il ne se cache
Quand il reste à la maison.
C'est Germaine qui ramène
Tout l'argent de la semaine,
Ce n'est pas contre saison.
Ça fait rien, on change rien.

Refrain

Mais il l'aime, mais ils s'aiment,
Et ce n'est pas un problème
De savoir qui va porter
La culotte ou bien les bottes,
Et le seul drapeau qui flotte,
C'est une taie d'oreiller.
Ça fait rien, on change rien.

Refrain

Mais voici que sonne l'heure
De traîner l'enfant qui pleure
Vers l'école aux bancs de bois.
L'enfant de Germaine et Jules,
Sans y penser, articule
Dans les livres d'autrefois.
Ça fait rien, on change rien.

Refrain

Tout recule (bis)
Et plus tard le petit Jules
Aura des enfants aussi
Qui derrière leur cartable,
Dans l'école, imperturbables,
épelleront ces niaiseries.
Ça fait rien, on change rien.

Refrain

Qui c'est qui fait la vaisselle ?
Faut pas qu'ça se perde.
Oh, mais non !
Merde !

LES FEMMES SAVANTES

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE. — ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE

Quoi! le beau nom de fille¹ est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête?²
Ce vulgaire* dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE

5 Oui, ma sœur.

ARMANDE

Ah! ce oui³ se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter?

HENRIETTE

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige.
Ma sœur...

ARMANDE

Ah! mon Dieu, fi!

HENRIETTE

Comment?

ARMANDE

Ah! fi! vous dis-je,

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,

10 Un tel mot à l'esprit* offre de dégoûtant⁴,

De quelle étrange image on est par lui blessée.

1. De jeune fille; 2. *Faire fête de* : se réjouir de. On dirait aujourd'hui *se faire une fête de*; 3. Ce oui fait un hiatus destiné à mettre en relief le ridicule de la réflexion faite par Armande; 4. *Dégoûtant* : déplaisant. *Dégoûter* signifie « ôter le goût de; donner de l'aversion pour » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694). Le mot a donc un sens moins fort qu'aujourd'hui.

QUESTIONS

- VERS 1-4. La littérature précieuse et, en particulier, le *Grand Cyrus* de M^{lle} de Scudéry (1650) avaient répandu l'opinion que le mariage n'est guère conforme à l'idéal romanesque de l'amour. A la lumière de cette indication, montrez quel trait d'Armande apparaît dès son entrée en scène. Soulignez les contrastes du vocabulaire dans ces quatre vers.

Sur quelle sale* vue¹ il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites² de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE

15 Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE

De tels attachements, ô ciel! sont pour vous plaire!³

HENRIETTE

20 Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,
Et de cette union, de tendresse suivie,
Et se faire les douceurs d'une innocente vie?

25 Ce nœud bien assorti⁴ n'a-t-il pas des appas*?

ARMANDE

Mon Dieu, que votre esprit* est d'un étage bas!
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer* aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants!
30 Qu'un idole* d'époux et des marmots d'enfants!
Laissez aux gens grossiers*, aux personnes vulgaires*
Les bas* amusements* de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts* objets élevez vos desirs,
Songez à prendre un goût* des plus nobles plaisirs,
35 Et, traitant de mépris* les sens* et la matière*.

1. *Suites* : conséquences; 2. Sont destinés à vous plaire (tourment familial de la conversation); 3. Cette union, à condition qu'elle soit bien assortie, c'est-à-dire que les deux époux soient faits pour s'entendre; 4. *Des appas* : des attraits, des agréments; 5. *Se claquemurer* : s'enfermer, s'emprisonner; 6. *Un idole*. Le genre de ce mot, aujourd'hui féminin, est encore indécis au XVII^e siècle, comme c'est le cas d'un certain nombre de mots commençant par une voyelle; 7. *Amusement* : occupation qui sert à passer le temps et non pas divertissement; distraction; 8. A prendre un certain goût, à goûter un peu; 9. Avec mépris.

QUESTIONS

- VERS 5-14. Montrez ce qui, dans le personnage d'Armande, est ridicule. A quoi attribuez-vous sa véhémence? Peut-elle être totalement désintéressée? La hardiesse d'expression dans le vers 14.
- VERS 15-25. Comment vous apparaît Henriette? Quelles qualités d'esprit et de style oppose-t-elle à sa sœur? Soulignez le contraste entre les théories d'Henriette (vers 20-25) et celles des précieuses.

MOLIÈRE, Les Femmes savantes

Du balai et des hommes !

Il y a quelques temps, je me demandais ici même comment il se faisait que les bébés filles ne naissent pas un balai à la main... tant les représentations des femmes, que ce soient les mièvres princesses ou les méchantes sorcières, sont toujours munies de cet attribut de ménage, qui les remet à la place que les hommes leur ont assignée : nettoyer leur maison, effectuer de nombreuses tâches et ne pas faire (de) tache.

Il faut dire -et rappeler que c'est une juste représentation, tant les femmes, malgré les progrès accomplis vers l'égalité en droits -*droits de vote, accès au travail hors de la maison par le biais de filières entières qui leur sont quasi réservées (au service de , en tant que secrétaires, dans les métiers de soins, d'éducation ou de "care", dans les métiers du nettoyage enfin) et qui sont peu valorisées, accès à l'éducation où elles excellent*, n'en restent pas moins les gardiennes du ménage. Ou plutôt les concierges. Car cheffes de familles elles ne sont pas selon les administrations, mais bonnes ménagères, oui !

Elles font toujours 80% des tâches ménagères et cela n'évolue qu'à tous petits pas. En moyenne, quelques minutes gagnées chaque jour, cela signifie pourtant en réalité de vrais écarts selon les milieux sociaux.

Ainsi, avant qu'il soit question d'externaliser, expliquent François-Xavier Devetter et Sandrine Rousseau dans "Du balai", c'est dans les ménages les plus "égalitaires" à tous points de vue que la répartition serait la moins au désavantage de la femme -en tout cas dans les représentations. Lorsque la femme a le même niveau d'étude que l'homme ou un niveau supérieur, si elle est au même niveau de carrière (en moyenne les femmes ayant 3 ans de moins que les hommes à la mise en couple, cela continue d'être l'exception, même en dehors des inégalités salariales), elle serait moins encline à tout nettoyer, récurer. Mais c'est surtout lorsqu'elle contribue financièrement autant que l'homme au foyer, qu'elle ne se sent pas obligée de tout faire elle-même (info très importante que je reprendrai plus bas). **"D'ailleurs, toutes les enquêtes le rappellent : plus la contribution monétaire de la femme au revenu du ménage est élevée, plus la propension à externaliser une partie des tâches domestiques est grande".**

Y a-t-il meilleure répartition des tâches pour autant ?

Eh bien non ! Car ce qui caractérise la question de la répartition des tâches ménagères au sein du couple, c'est qu'elle est ingrate. Ou plutôt, que plus elle est ingrate, plus il est difficile qu'elle soit également partagée entre les deux membres du couple hétérosexuel (selon les deux économistes, les rares études existant sur les couples homosexuels montreraient une meilleure répartition, en particulier chez les lesbiennes). Ainsi, il y a progrès, avec ces fameux "nouveaux pères" : ils jouent plus avec leurs enfants. Mais pour tout ce qui concerne les tâches qui font tache, le nettoyage, (et en particulier des toilettes) le linge, alors c'est là que la résistance est la plus grande.

"même au sein des couples relativement égalitaires sur le plan professionnel -et ils sont de plus en plus nombreux-, la gestion des tâches domestiques demeure un sujet conflictuel. Ainsi, selon une enquête menée en 2009 dans 4 pays européens, un couple sur deux se disputerait au sujet du partage des tâches ménagères, en particulier les couples les plus jeunes (...) Parmi

les tâches les plus courantes, les hommes reconnaissent qu'ils essaient d'éviter de faire plus de la moitié de ces tâches, voire qu'ils ne les font jamais. (...) En tête des tâches qu'ils esquivent, on trouve le repassage, le nettoyage des sanitaires, l'entretien du linge, le changement des draps et le lavage des sols (Hontarrede, 2009).

Source de conflit donc, la répartition inégale devrait l'être encore beaucoup plus. Car si les petites filles ne naissent pas un balai à la main, si elles ne sont pas des serpillères (mais des guérillères), alors qu'est-ce qui justifierait qu'elles fassent plus que les garçons les tâches les moins agréables sinon la perpétuation d'un état de fait où les femmes, propriétés des hommes sans âmes et sans droits, seraient là pour servir leurs besoins -de propreté, d'enfants, de sexe...

Mais comme le soulignent les économistes : "En conséquence, "le refus des hommes de prendre leur part des travaux ménagers constitue **un véritable mur** auquel de nombreuses femmes ne peuvent ou ne veulent pas s'attaquer".

Rien ne devrait justifier ce mur sinon que les femmes ne sont pas prêtes à entrer en conflit pour que le partage soit égal. On pourrait s'étendre sur les raisons qui les empêchent de le faire : violence conjugale*, dépendance affective et sociale, attitude maternisante ("ils n'y arrivent pas de toutes façons il faut bien les aider, et ils ne savent pas faire").

Pacification des ménages et renouvellement du patriarcat

Mais ce qui m'intéresse, c'est de montrer la conséquence de cet état de fait : la pacification du ménage devient le premier motif d'emploi d'une femme de ménage :

"Face à ce mur, les couples qui en ont les moyens sont parfois amenés à contourner le sujet de discorde en recourant à une tierce personne. C'est le recours à une femme de ménage afin d'éviter la scène de ménage (Molinier, 2009)".

Qui externalise et quel résultat pour les femmes ? Et l'homme dans tout ça ?

"En quelque sorte, dans les classes aisées, a fortiori quand la femme travaille, on achète la parité, ou plutôt ce qui s'en approche : la double journée féminine masque le plus souvent deux femmes ou plus, pour qu'une seule, la "patronne" s'en sorte".

Donc, une petite frange de la population féminine semble avoir réussi à se "sortir" de ces tâches tout en évitant le conflit en les déléguant... à une autre femme. Et pourtant, dans la réalité, sont-elles bénéficiaires ? Dans la réalité, ce sont elles qui paient, et ce sont toujours des femmes qui font le ménage !

En effet, pour l'homme, ce n'est pas une question d'argent. De la proposition citée plus haut : "les femmes n'envisagent une femme de ménage que lorsqu'elles contribuent autant financièrement", on peut déduire que : si elles contribuent moins, elles font le ménage, si elles contribuent plus, elles ne le font pas (ou moins) => **ce sont elles qui paient !**

Mais le comble, c'est qu'en analysant les couples ayant recours à une tierce femme, on se rend compte qu'elles paient non pas principalement pour elles mêmes, mais pour l'homme !

En effet pour lui l'externalisation a un double avantage supplémentaire :

- **la pacification** : ce n'est pas l'employée qui va l'ennuyer pour les chaussettes sales qu'il laisse traîner...et s'il y a problème, c'est la femme qui gère la plupart du temps la relation employeur.

- **Le maintien de l'ordre établi** : un déchargement du double poids et de sa mauvaise conscience d'homme qui aime l'égalité ET de toute forme de devoir de tâche ménagère. Il reste le maître chez lui et n'a pas à culpabiliser...

En effet, selon Devetter et Rousseau, lorsqu'il y a une femme *de ménage*, la femme *du ménage* gagne bien *un peu de répit* sur ses propres tâches. Mais l'homme, lui, n'a plus du tout à s'en soucier, et ne fait plus rien -ou presque ! Ce qui nous mène à ce paradoxe merveilleux : **c'est justement dans les couples où l'on professe le plus l'égalité (et qui ont accès à l'externalisation) que les tâches ménagères sont les plus mal réparties !**

"Grossièrement, trois heures payées permettent d'économiser 1h30 de travaux domestiques dans la semaine (Insee). Selon l'enquête Erfi de l'Ined, il apparaît que les couples employant une femme de ménage expriment des valeurs plus égalitaires, mais que la répartition des tâches domestiques non externalisées y est encore plus inégale qu'au sein des autres ménages ! La part des ménages où l'homme participe majoritairement ou équitablement au passage de l'aspirateur avoisine 40% lorsqu'il n'y a pas recours à une femme de ménage, mais seulement 18% dans le cas contraire". (...)

"Le temps gagné pour une femme aisée grâce à "sa" femme de ménage est, au moins, partiellement, accaparé par la réduction de l'investissement du conjoint. Pour le dire autrement : l'existence d'une personne rémunérée réduit fortement la proportion de ménages partageant équitablement les tâches domestiques, et il semblerait même que l'économie en temps faite par l'homme soit proportionnellement plus importante que celle des femmes (Ruijter, 2005)".

Les femmes sont donc en fait très peu bénéficiaires en tant qu'individues. Et de façon sociétale, elles ne le sont pas du tout, puisque ce sont toujours des femmes qui sont cantonnées au ménage. Les hommes eux, sont amplement bénéficiaires à tous les niveaux...ce qui laisse rêveuse sur la façon dont le patriarcat excelle à se renouveler !

Les non-représentations d'hommes à balai (sauf ceux qui en font un sport -voir ci-dessus ou pour en faire des objets sexuels -voir ci-contre) risquent donc d'avoir la vie dure...

Sandrine Goldschmidt, <http://sandrine70.wordpress.com/>

*Simple hypothèse mais assez vraisemblable : les hommes se sont appropriés les femmes et leurs services, en les soumettant – il a bien fallu que la force intervienne. Ainsi, tout conflit qui viendrait remettre en cause cet ordre établi, menacerait la paix sociale et rappellerait à l'opprimée le risque qu'elle prend à contester son oppresseur : celui de disparaître.

In Le blog de Christine Delphy

Si l'on compare les images féminines de la littérature enfantine contemporaine avec celles des légendes traditionnelles, on s'aperçoit que bien peu de choses ont changé. Les vieilles légendes nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien. En revanche, les figures masculines sont actives, fortes, courageuses, loyales, intelligentes.

Le Petit Chaperon rouge est ainsi l'histoire d'une fillette limite de la débilité mentale, qui est envoyée par une mère irresponsable à travers des bois profonds infestés de loups, pour apporter à sa grand-mère malade de petits paniers bourrés de galettes. Avec de telles déterminations, sa fin ne surprend guère. Mais tant d'étourderie, qu'on n'aurait jamais pu attribuer à un garçon, repose entièrement sur la certitude qu'il y a toujours à l'endroit et au moment voulu un chasseur courageux et efficace prêt à sauver du loup la grand-mère et la petite fille.

Blanche-Neige est une autre petite oie blanche qui accepte la première pomme venue, alors qu'on l'avait sévèrement mise en garde de ne se fier à personne. Lorsque les sept nains acceptent de lui donner l'hospitalité, les rôles se remettent en place : eux iront travailler et elle tiendra pour eux la maison, reprendra, balayera, cuisinera en attendant leur retour. Elle aussi vit comme l'autruche, la tête dans le sable, et la seule qualité qu'on lui reconnaisse est la beauté. mais puisque ce caractère est un don de la nature, et non un effet de la volonté individuelle, il ne lui fait pas tellement honneur. Elle réussit toujours à se mettre dans des situations impossibles, et pour l'en tirer comme toujours, il faut l'intervention d'un homme, le Prince charmant, qui l'épousera fatalement.

Cendrillon est le prototype des vertus domestiques, de l'humilité, de la patience, de la servilité, du sous-développement de la conscience, elle n'est pas très différente des types féminins décrite dans les livres de lecture aujourd'hui en usage dans les classes primaires et dans la littérature enfantine en général. Elle non plus ne bouge pas le petit doigt pour sortir d'une situation intolérable, elle ravale les humiliations et les vexations, elle est sans dignité ni courage. Elle aussi accepte que ce soit un homme qui la sauve, c'est son unique recours, mais rien ne dit que ce dernier la traitera mieux qu'elle ne l'était jusqu'alors.

ELENA GIANINI BELOTTI, Du côté des petites filles, 1974

Les Métamorphoses

Livre X, v. 243 – 297

Ovide

Témoin du crime des Propétides, Pygmalion déteste et fuit un sexe enclin par sa nature au vice. Il rejette les lois de l'hymen, et n'a point de compagne qui partage sa couche. Cependant son ciseau forme une statue d'ivoire. Elle représente une femme si belle que nul objet créé ne saurait l'égaliser. Bientôt il aime éperdument l'ouvrage de ses mains. C'est une vierge, on la croirait vivante. La pudeur seule semble l'empêcher de se mouvoir : tant sous un art admirable l'art lui-même est caché ! Pygmalion admire; il est épris des charmes qu'il a faits. Souvent il approche ses mains de la statue qu'il adore. Il doute si c'est un corps qui vit, ou l'ouvrage de son ciseau. Il touche, et doute encore. Il donne à la statue des baisers pleins d'amour, et croit que ces baisers lui sont rendus. Il lui parle, l'écoute, la touche légèrement, croit sentir la chair céder sous ses doigts, et tremble en les pressant de blesser ses membres délicats. Tantôt il lui prodigue de tendres caresses; tantôt il lui fait des présents qui flattent la beauté. Il lui donne des coquillages, des pierres brillantes, des oiseaux que couvre un léger duvet, des fleurs aux couleurs variées, des lis, des tablettes, et l'ambre qui naît des pleurs des Héliades. Il se plaît à la parer des plus riches habits. Il orne ses doigts de diamants; il attache à son cou de longs colliers; des perles pendent à ses oreilles; des chaînes d'or serpentent sur son sein. Tout lui sied; mais sans parure elle ne plaît pas moins. Il se place près d'elle sur des tapis de pourpre de Sidon. Il la nomme la fidèle compagne de son lit. Il l'étend mollement sur le duvet le plus léger, comme si des dieux elle eût reçu le sentiment et la vie. Cependant dans toute l'île de Chypre on célèbre la fête de Vénus. On venait d'immoler à la déesse de blanches génisses dont on avait doré les cornes. L'encens fumait sur ses autels; Pygmalion y porte ses offrandes; et, d'une voix timide, il fait cette prière : "Dieux puissants ! si tout vous est possible, accordez à mes vœux une épouse semblable à ma statue". Il n'ose pour épouse demander sa statue elle-même. Vénus, présente à cette fête, mais invisible aux mortels, connaît ce que Pygmalion désire, et pour présage heureux que le vœu qu'il forme va être exaucé, trois fois la flamme brille sur l'autel, et trois fois en flèche rapide elle s'élance dans les airs. Pygmalion retourne soudain auprès de sa statue. Il se place près d'elle; il l'embrasse, et croit sur ses lèvres respirer une douce haleine. Il interroge encore cette bouche qu'il idolâtre. Sous sa main fléchit l'ivoire de son sein. Telle, par le soleil amollie, ou pressée sous les doigts de l'ouvrier, la cire prend la forme qu'on veut lui donner. Tandis qu'il s'étonne; que, timide, il jouit, et craint de se tromper, il veut s'assurer encore si ses vœux sont exaucés. Ce n'est plus une illusion : c'est un corps qui respire, et dont les veines s'enflent mollement sous ses doigts. Il rend grâce à Vénus. Sa bouche ne presse plus une bouche insensible. Ses baisers sont sentis. La statue animée rougit, ouvre les yeux, et voit en même temps le ciel et son amant. La déesse préside à leur hymen; il était son ouvrage. Quand la lune eut rempli neuf fois son croissant, Paphus naquit de l'union de ces nouveaux époux; et c'est de Paphus que Chypre a reçu le nom de Paphos.

La beauté

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

Charles Baudelaire

~~certaines jeunes femmes en pantalon et talons plats). Et les poses ou les postures relâchées, comme le fait de se balancer sur son siège ou de mettre les pieds sur le bureau, que s'accordent parfois les hommes - de haut statut -, au titre d'attestation de pouvoir ou, ce qui revient au même, d'assurance, sont à proprement parler impensables pour une femme.~~⁴⁶

A ceux qui objecteraient que nombre de femmes ont rompu aujourd'hui avec les normes et les formes traditionnelles de la retenue et qui verraient dans la place qu'elles font à l'exhibition contrôlée du corps un indice de « libération », il suffit d'indiquer que cet usage du corps propre reste très évidemment subordonné au point de vue masculin (comme on le voit bien dans l'usage que la publicité fait de la femme, encore aujourd'hui, en France, après un demi-siècle de féminisme) : le corps féminin à la fois offert et refusé manifeste la disponibilité symbolique qui, comme nombre de travaux féministes l'ont montré, convient à la femme, combinaison d'un pouvoir d'attraction et de séduction connu et reconnu de tous, hommes ou femmes, et propre à faire honneur aux hommes dont elle dépend ou auxquels elle est liée, et d'un devoir de refus sélectif qui ajoute à l'effet de « consommation ostentatoire » le prix de l'exclusivité.

Les divisions constitutives de l'ordre social et, plus précisément, les rapports sociaux de domination et d'exploitation qui sont institués entre les genres s'inscrivent ainsi

46. Tout ce qui reste à l'état implicite dans l'apprentissage ordinaire de la féminité est porté à l'explicitation dans les « écoles d'hôtesses » et leurs cours de maintien ou de savoir-vivre, où, comme l'a observé Yvette Delsaut, on apprend à marcher, à se tenir debout (les mains derrière le dos, les pieds parallèles), à sourire, à monter ou à descendre un escalier (sans regarder ses pieds), à se tenir à table (« l'hôtesse, elle doit faire en sorte que tout se passe bien, mais on ne doit pas le voir »), à traiter les hôtes (« se montrer aimable », « répondre gentiment »), à avoir de la « tenue », au double sens de maintien et de manière de s'habiller (« pas de couleurs voyantes, trop vives, trop agressives ») et de se maquiller.

progressivement dans deux classes d'habitus différentes, sous la forme d'*hexis* corporelles opposées et complémentaires et de principes de vision et de division qui conduisent à classer toutes les choses du monde et toutes les pratiques selon des distinctions réductibles à l'opposition entre le masculin et le féminin. Il appartient aux hommes, situés du côté de l'extérieur, de l'officiel, du public, du droit, du sec, du haut, du discontinu, d'accomplir tous les actes à la fois brefs, périlleux et spectaculaires qui, comme l'égoirement du bœuf, le labour ou la moisson, sans parler du meurtre ou de la guerre, marquent des ruptures dans le cours ordinaire de la vie ; au contraire, les femmes, étant situées du côté de l'intérieur, de l'humide, du bas, du courbe et du continu, se voient attribuer tous les travaux domestiques, c'est-à-dire privés et cachés, voire invisibles ou honteux, comme le soin des enfants et des animaux, ainsi que tous les travaux extérieurs qui leur sont impartis par la raison mythique, c'est-à-dire ceux qui ont trait à l'eau, à l'herbe, au vert (comme le sarclage et le jardinage), au lait, au bois, et tout spécialement les plus sales, les plus monotones et les plus humbles. Du fait que tout le monde fini dans lequel elles sont cantonnées, l'espace villageois, la maison, le langage, les outils, enferme les mêmes rappels à l'ordre silencieux, les femmes ne peuvent que *devenir ce qu'elles sont* selon la raison mythique, confirmant ainsi, et d'abord à leurs propres yeux, qu'elles sont naturellement vouées au bas, au tordu, au petit, au mesquin, au futile, etc. Elles sont condamnées à donner à chaque instant les apparences d'un fondement naturel à l'identité minorée qui leur est socialement assignée : c'est à elles qu'incombe la tâche longue, ingrate et minutieuse de ramasser, à même le sol, les olives ou les brindilles de bois, que les hommes, armés de la gaulle ou de la hache, ont fait tomber ; ce sont elles qui, déléguées aux préoccupations vulgaires de la gestion quotidienne de l'économie domestique, semblent se complaire aux mes-

BOURDIEU, La domination masculine

quineries du calcul, de l'échéance et de l'intérêt que l'homme d'honneur se doit d'ignorer. (J'ai ainsi le souvenir que, dans mon enfance, les hommes, voisins et amis, qui avaient tué le cochon le matin, dans un bref déploiement, toujours un peu ostentatoire, de violence - cris de l'animal qui s'enfuit, grands couteaux, sang versé, etc. -, restaient pendant tout l'après-midi, et parfois jusqu'au lendemain, à battre tranquillement les cartes, à peine interrompus pour soulever un chaudron trop lourd, pendant que les femmes de la maison s'affairaient de tous côtés pour préparer les boudins, les saucisses, les saucissons et les pâtés.) Les hommes (et les femmes elles-mêmes) ne peuvent qu'ignorer que c'est la logique du rapport de domination qui parvient à imposer et à inculquer aux femmes, au même titre que les vertus que la morale leur enjoint, toutes les propriétés négatives que la vision dominante impute à leur *nature*, comme la ruse ou, pour prendre un trait plus favorable, l'intuition.

~~Femme particulière de la lucidité spéciale des dominés, que l'on appelle l'« intuition féminine » est, dans notre univers même, inséparable de la soumission objective et subjective qui encourage ou contraint à l'attention et aux attentions, à la surveillance et à la vigilance nécessaires pour devancer les désirs ou pressentir les désagréments. Beaucoup de recherches ont mis en évidence la perspicacité particulière des dominés, notamment des femmes (et tout spécialement des femmes doublement ou triplement dominées, comme les femmes de-ménage noires, évoquées par Judith Rollins dans *Between Women*) : plus sensibles aux indices non verbaux (le ton notamment) que les hommes les femmes savent mieux identifier une émotion représentée non verbalement et déchiffrer l'implicite d'un dialogue selon une enquête menée par deux chercheurs hollandais.~~

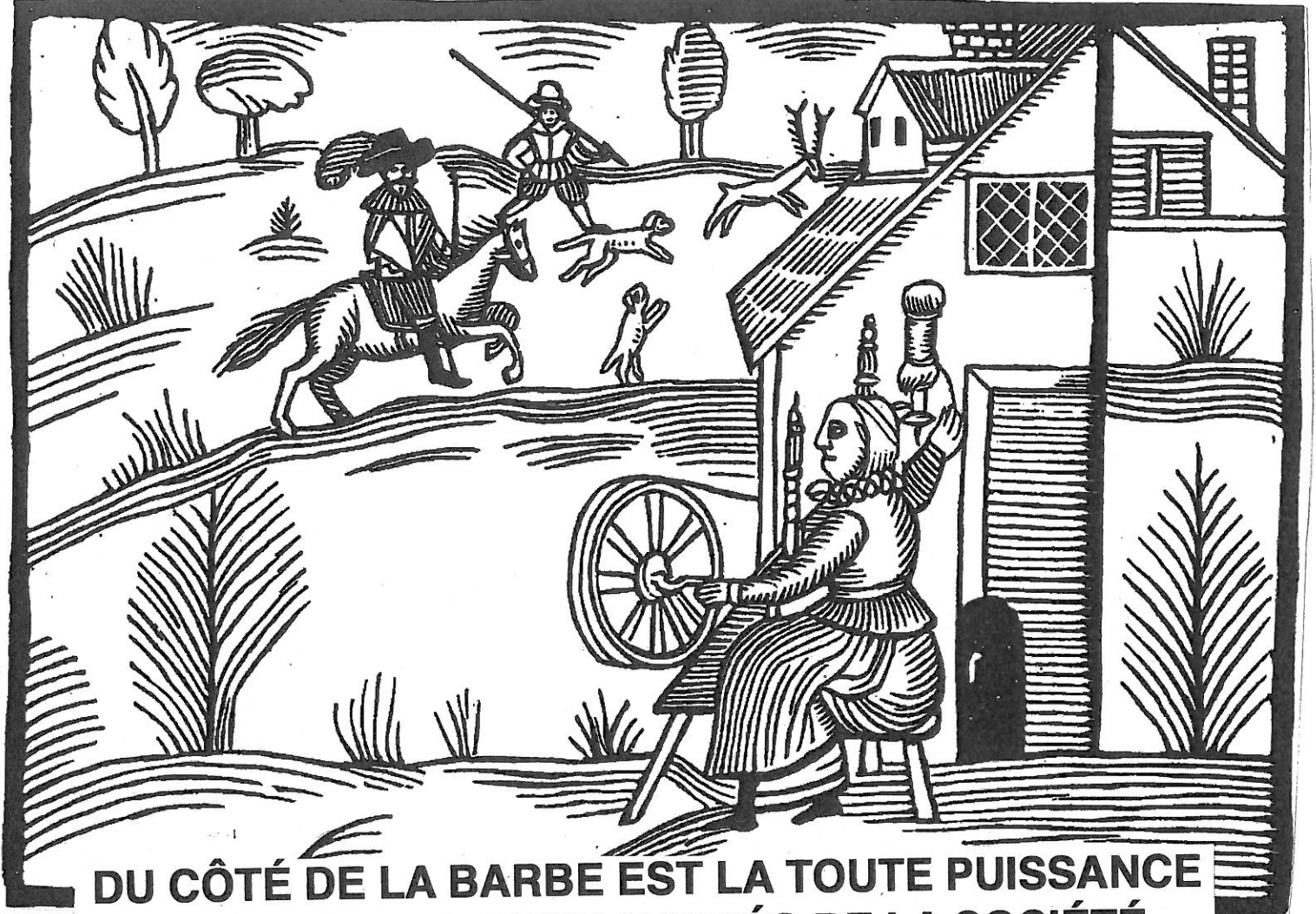
47. Cf. W. N. Thompson, *Quantitative Research in Public Address and Communication*, New York, Random House, 1967, p. 47-48.

elles sont capables de parler de leur mari avec beaucoup de détails, tandis que les hommes ne peuvent décrire leur femme qu'à travers des stéréotypes très généraux, valables pour « les femmes en général »⁴⁸. Les mêmes auteurs suggèrent que les homosexuels qui, ayant été nécessairement élevés comme hétérosexuels, ont intériorisé le point de vue dominant peuvent prendre ce point de vue sur eux-mêmes (ce qui les voue à une sorte de discordance cognitive et évolutive propre à contribuer à leur clairvoyance spéciale) et qu'ils comprennent mieux le point de vue des dominants que ces derniers ne peuvent comprendre le leur.

Étant symboliquement vouées à la résignation et à la discrétion, les femmes ne peuvent exercer quelque pouvoir qu'en retournant contre le fait sa propre force ou en acceptant de s'effacer et, en tout cas, de dénier un pouvoir qu'elles ne peuvent exercer que par procuration (en éminences grises). Mais, selon la loi énoncée par Lucien Bianco à propos des résistances paysannes en Chine, « les armes du faible sont toujours de faibles armes »⁴⁹. Les stratégies symboliques mêmes que les femmes emploient contre les hommes, comme celles de la magie, restent dominées, puisque l'appareil de symboles et d'opérateurs mythiques qu'elles mettent en œuvre ou les fins qu'elles poursuivent (comme l'amour ou l'impuissance de l'homme aimé ou haï) trouvent leur principe dans la vision androcentrique au nom de laquelle elles sont dominées. Insuffisantes pour subvertir réellement le rapport de domination, elles ont pour effet au moins de donner des confirmations à la représentation dominante des femmes comme êtres maféiques, dont l'identité, toute négative, est constituée

48. Cf. A. Van Stolck et C. Wouters, « Power Changes and Self-Respect : a Comparison of Two Cases of Established-Outsiders Relations », *Theory, Culture and Society*, 4(2-3), 1987, p. 477-488.

49. L. Bianco, « Résistance paysanne », *Actuel Marx*, 22, 2^e semestre 1997, p. 138-152.



**DU CÔTÉ DE LA BARBE EST LA TOUTE PUISSANCE
BIEN QU'ON SOIT DEUX MOITIÉS DE LA SOCIÉTÉ**



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mardi 06 Mai 2014

Atelier de transmission

Trois participants (Léna, Bernard, et Max) rejoignent Chloé et Thomas ce matin.

Une discussion retrace l'aventure des Molière et les participants semblent particulièrement intéressés par l'autonomie qu'a acquis le Collectif Bis durant le mois d'avril. [Gwenaël Morin a laissé le collectif prendre en charge le travail durant les trois premières semaines d'avril. Le contrat était simple : partir du travail effectué en amont sur Molière et réutiliser, recycler ce dernier afin de monter *L'École des femmes*.] Comment s'est effectué le travail ? De quelle manière s'est présentée le regard extérieur pris en charge par Marion et Michaël ? Puis le journal devient support de questions. Un participant se demande si cet objet est véritablement accessible à tous. Chloé explique qu'il s'agit aussi d'une matière dans laquelle les comédiens peuvent puiser – tout comme les ateliers de transmission.

Puis, chacun à son tour s'essaye à Arnolphe (Acte V, sc.4). Un travail d'abord de ponctuation permet de se familiariser avec le texte avant de le porter dans l'espace.

Répétition

Gwenaël Morin, cet après-midi, sera avec la troupe des Sophocle. La journée est consacrée à une lecture d'*Ajax*. A 14h, à toute l'équipe réunie, Gwenaël rappelle cette réplique du *Détective* de Godard (« L'acteur n'est pas un exhibitionniste, c'est au contraire quelqu'un qui cherche à se soustraire. ») qui entre en écho avec les réflexions sur le visible, le chœur et le pathétique explorées dans cette pièce qui met en scène le suicide d'*Ajax*.

La troupe des Molière travaille, elle, de manière autonome sur *L'École des femmes*. A partir des notes de retour faites samedi soir, les raccords font l'objet de la répétition. Le jeu du chapeau est revu. La scène du Notaire est modifiée et remise dans l'espace. Une hypothèse est essayée où le notaire serait venu pour marier les servants. La scène où Georgette et Alain menacent Arnolphe est précisée. Plusieurs tentatives dans l'espace sont faites afin de clarifier les enjeux.

Modification du début : Julien entre. Il prend le journal d'un spectateur. « Bienvenue », il présente. Ça commence.

Représentation

138 spectateurs. Un groupe scolaire a rempli la salle. La représentation s'est bien passée malgré une énergie qui semble inégale. Le rythme au fur et à mesure était de plus en plus soutenu. Les traversées du haut de la salle jusqu'au plateau se font à nouveau par le public – escalade au dessus de spectateurs intrigués. La scène où Arnolphe violente Agnès met fin de manière abrupte aux rires déployés dans la salle.

Anecdote : Chloé était installée dans la salle, prête à faire bondir Agnès. Le public entre, la professeure des scolaires s'installe à côté de Chloé. La discussion s'instaure comme s'instaure une discussion entre spectateurs. « J'espère que ça va être bien, vous venez souvent au Théâtre du Point du Jour ? » Chloé répondit « oh oui très souvent ». Ça commence, et soudain la professeure comprend : Agnès c'est Chloé, Chloé c'était Agnès. Ainsi, avec simplicité, l'expérience du comédien est partagée : à un moment précis quelqu'un joue à être Agnès et s'empare du rôle pour un soir au moins.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.
Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métails-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.

Illustrations (par ordre d'apparition): Antique, musée de l'acropole, Athènes / Etienne-Maurice Falconet, *pygmalion et galatée*, 1763 / Abraham Bosse, *l'homme fourré de malice*, 17e s. / *la femme de ménage*, 17e s. / Roxburghe ballads, *La ménagère le chasseur*, 1500-1700 /



You mean a woman can open it ?



**TANT QUE J'AIMERAIS MIEUX UNE LAIDE BIEN SOTTE
QU'UNE FEMME FORT BELLE AVEC BEAUCOUP D'ESPRIT**